

Les Petites Fugues 2022



© Manoucheka Lachérie

LIRE YARA EL GHADBAN

SOMMAIRE du partage

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER // p. 2
LA DIMENSION DIALOGIQUE DU LIVRE // p. 2
DU TÉMOIGNAGE INTIME AU DISCOURS COLLECTIF // p. 4
SE RÉ-EMPUISSANTER DANS ET PAR LES MOTS // p. 7

JE SUIS ARIEL SHARON // p. 11
UN SUJET AUDACIEUX // p. 11
LA FICTION AU SECOURS DU RÉEL // p. 11
DANS LES LIMBES, UN HOMME // p. 12
LA MÉDIATION DES FEMMES // p. 13
UNE LANGUE PUISSANTE // p. 15

EN ÉCHO // p. 17

PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 19

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Cathy Jurado

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER

« Peut-être que nous devons accepter cet inacceptable, dire à voix haute ces mots qui nous ont humiliés »

Ancré dans le contemporain, ce livre s'inscrit en réponse à un refus des instances officielles du Québec d'employer l'expression « racisme systémique », malgré la demande de différentes associations. En réaction, l'ouvrage se présente alors comme une boîte à outils contre le racisme. Yara El Ghadban (YEG) et Rodney Saint-Éloi (RSE) y évoquent leur vécu personnel, mais s'appuient aussi sur la littérature pour s'attaquer aux tabous de l'histoire et aux préjugés. Ils débusquent ainsi le racisme dans les replis de notre langue, pour nous armer contre lui et provoquer le dialogue entre victimes, bourreaux, mais aussi témoins d'actes ou de paroles d'oppression.

Leur objectif est clairement affiché comme politique : RSE demande « Que peut-on contre une histoire ? Que peut-on contre un système, sinon raconter, sinon témoigner ? », et YEG affirme : « Écrire est un acte esthétique, un acte politique, un acte éthique ».

I/ La dimension dialogique du livre

Les deux auteurs ont fait le choix d'adopter la forme d'une **conversation intime**, qui fait toute sa place à l'émotion personnelle et à l'échange entre eux, pour affronter les peurs et les colères. RSE indique dès le début : « Nous allons parler de racisme. Cela m'inquiète et me soulage à la fois. Comme si j'avais rendez-vous avec une histoire longtemps occultée. Une part de moi-même avec laquelle j'ai encore du mal. Et je sens cette part d'ombre grandir lentement. Le mot racisme, c'est tellement difficile. Comme le mot Nègre. [...] Peut-être que nous devons accepter cet inacceptable, dire à voix haute ces mots qui nous ont humiliés. »

Ainsi, comme le souligne la presse canadienne à sa sortie, ce livre n'est ni un manifeste, ni un acte d'accusation, mais une invitation au dialogue comme base précieuse de co-construction de l'avenir.

L'originalité de l'ouvrage réside donc dans son aspect de recueil de conversations intimes, son air de **discussion à bâtons rompus**, « comme autour du feu ».

Le sentiment qui fonde d'emblée le livre est cette certitude : « il faut qu'on se parle ». Entendons : entre gens dits « racisés » (et d'abord dans le dialogue entre les deux auteurs) mais aussi avec des « non racisés ». En outre, la métaphore qui préside à la construction du livre est celle, traditionnelle, de **l'arbre à palabre**.

On notera que **la structure compose une alternance parfaite** entre YEG et RSE. Chacun réagit sur les thèmes avec sa propre culture, sa propre histoire, comme deux auteurs qui

ont été, de par leurs origines, en prise directe avec les manifestations du racisme et leurs conséquences à l'échelle personnelle et historique.

À l'origine, la démarche des écrivains pour rédiger ce texte en collaboration a été d'engager un **échange épistolaire**, par mail, chacun répondant au texte écrit par l'autre. Cela explique le phénomène de reprise : les chapitres se focalisent sur des mots ou des thèmes sur lesquels rebondit à chaque fois le destinataire en y réfléchissant à son tour. Le livre est donc le fruit d'un **processus véritablement dialogique**.

Les interlocuteurs adoptent une **posture énonciative claire** et identifient le lieu identitaire depuis lequel ils parlent : « On est très conscients d'être une femme arabe et musulmane et un homme noir qui regardent le Québec ». « Face à la mer l'horizon devient plus large », explique Rodney Saint-Éloi. « L'humanité nous dépasse, elle est plus grande que nous, comme la mer. Yara et moi sommes des êtres d'exil. Nous sommes habités par la traversée et le risque. Dans ce livre, nous avons risqué nos imaginaires et nos pays ».

Le lecteur, ce complice

La migration est le plus souvent synonyme de solitude, d'un sentiment d'arrachement, d'ébranlement de son identité profonde : le livre souligne ces aspects, ainsi que le désespoir de ne pas être en phase avec les habitants du pays d'accueil. Ils révèlent l'incompréhension à laquelle ils se heurtent le plus souvent, à leur arrivée au Québec, comme dans le récit de la demande du passeport, qui, bien plus qu'un papier administratif pour le réfugié, est absolument vital : (« Chantal voulait un passeport pour aller à New York, je voulais un passeport pour exister » / « J'y associais mon humanité, mon avenir, ma dignité »). Les auteurs cherchent ainsi à **nouer le dialogue avec le lecteur**, en choisissant de narrer certains épisodes dont ils savent qu'ils révèlent la condition universelle du migrant : « Dès qu'on fait lire le livre aux gens, indique Yara El-Ghadban, ils se mettent à parler de leur propre expérience, qu'ils soient nés ici ou pas. C'était le défi qu'on s'était donné. On fait tous partie des rouages du racisme systémique, qu'on le veuille ou non. C'est la partie la plus difficile à accepter. »

Forme ultime de l'échange et du partage, **l'amitié** (entre les auteurs, avec le lecteur, avec les autres humains) est présentée dans le livre comme un recours. Un chapitre lui est d'ailleurs consacré.

Ici, l'amitié est définie comme **la rencontre de l'autre** et s'incarne dans le dialogue : entendre la voix de l'autre, savoir se voir en l'autre, est déjà un acte de lutte contre le racisme : « Il y a pire que le racisme, il y a de ces frontières que l'on érige au fond de soi de telle sorte qu'elles étouffent tous les sens. On peut passer une vie entière à prétendre être aveugle, sourd, muet, sans jamais toucher ni être touché par l'autre, encore moins entendre sa voix. Élever des générations qui se côtoient sans jamais se rencontrer. » Page 250, le texte fait référence au concept d'amitié selon Arendt qui la présente comme la plus noble des relations humaines. On se réfèrera aussi à la clôture du texte, dans sa dernière phrase, qui fait surgir la fraternité comme un horizon : « je cherche des compagnons de route ». Le livre, conçu comme une invitation à parler des préjugés, un support de conversation entre les hommes et les femmes concernés par le racisme, ne referme pas le questionnement dans les dernières pages mais ouvre au contraire sur un dialogue qui ne fait que commencer, car le combat ne peut-être que collectif.

II/ Du témoignage intime au discours collectif

Partir de soi

Le travail des deux écrivains s'appuie sur leur **expérience individuelle** et sur leurs histoires respectives, marquées par des traversées depuis leur pays d'origine jusqu'à leur pays d'accueil commun : le Québec.

Il ne s'agit donc pas ici de parler de racisme de manière abstraite mais du **racisme vécu dans la chair**. YEG et RSE cherchent à amener le lecteur vers **le sensible** : on ne trouvera pas ici de discours théorique. Peu de chiffres, de données, mais une présence très forte des êtres, par exemple dans les figures des grands-mères des écrivains, de leurs parents, de l'amitié, par les scènes très concrètes qui sont rapportées. Le recours **aux figures tutélaires de sa culture** est une source de force pour se construire et résister à la violence raciste. Pour RSE, c'est sa grand-mère analphabète. Pour Yara El Ghadban, c'est son père.

Au début du livre, les deux auteurs vont évoquer leurs **« premières fois »** : celles de la première confrontation vécue avec le racisme. Ils enracinent ainsi leur propos dans leur expérience intime de la violence (verbale, physique) et de l'humiliation. Plus loin, ils pointent leur découverte du racisme inconscient des amis, des gens rencontrés et parfois des proches qui sous-estiment le statut social, la réussite ou le niveau d'études d'une personne racisée, inconsciemment persuadés qu'un homme noir, par exemple, ne peut être médecin.

Des récits de migrations

Les deux auteurs se présentent d'abord comme **des êtres d'exil**, et le déracinement les fonde dans leur identité et dans leur écriture même.

Dès le titre du livre, cette perspective est présente, et un extrait en explique le sens : « La mer effraie plus que tout. Elle porte en elle la **tragédie de la traversée**. Elle est signe d'arrachement. »

Alors que « les racistes n'ont jamais vu la mer. Comme les touristes. Sauf dans les plages et les stations balnéaires ». Les deux auteurs montrent ce que l'exil **ébranle dans l'identité des êtres**, en particulier pour les paysans : c'est un « drame qui les a obligés à tout questionner. Qui sommes-nous sans la terre ? Qui pouvons-nous être sans les assignations sociales ? » (YEG).

Avec RSE, le lecteur comprend **l'ambivalence des sentiments dans l'exil**, jusqu'à l'impression de trahison du pays (p. 43). L'individu qui émigre porte en lui toute l'histoire de son peuple et s'en considère comme **responsable**. L'histoire du poète RSE remonte d'ailleurs aux temps de l'esclavage : « Je ne sais pas à quel point cette horreur est déposée dans mon corps. Ces traumatismes-là doivent se transmettre. L'horreur, quoi. Comme la peur du chien. La peur de l'humiliation. La peur du policier. La peur de la mer ».

Le sujet de la frontière et du territoire apparaît comme le plus commun aux victimes de racisme, et il est traité dans le livre de manière magistrale. Le lecteur comprend, à travers le thème de la migration et de l'exil, qu'il y a en réalité deux cibles dans ce livre, deux cibles étroitement reliées : racisme et colonialisme. Car c'est le colonialisme qui a créé l'esclavage, notamment. « Si on remonte aux racines du racisme, il faut voir d'où viennent les richesses, qui exploite les ressources et les gens, qui tasse les Premières Nations dans des réserves. On s'attaque à quelque chose de très puissant. La lutte anticoloniale va conti-

nuer parce que la notion de racisme ne peut pas être dissociée de la notion de classe sociale. »

La notion même de « territoire » est ici remise en question, critiquée comme une marque de **la possession capitaliste, de la prédation des colonialistes** : « Désappartenir le verbe appartenir. Le territoire est d'abord une histoire de dépossession » ; « Étranges, en effet, nos frontières, qui font de nous des étrangers » (p. 56-57).

Plus loin, le texte évoque les douaniers et le vécu du poète au moment du passage des frontières : humiliation, sentiment de n'être personne. RSE « **Les frontières nous déshumanisent**. Les frontières nous indiquent si nous sommes du bon ou du mauvais côté de l'histoire. Je passais toujours par l'autre porte, la porte invisible qui rassemble les damnés de la terre. Ça commence par la peur. Ça commence par le doute. Ça commence toujours par la distance (...). Mon identité est ainsi la somme de mes papiers. La somme de mes traces administratives. Le douanier fouille dans l'ordinateur avant même de m'adresser la parole. Ensuite commence le procès de mon visage, de mon corps, de mon pays, de mon avenir. Cela a toujours été ainsi. C'est la tragédie des uns et des autres qui se joue dans tous les aéroports. »

Cette **violence systémique** des contrôles douaniers, YEG la traite aussi dans le chapitre intitulé « Une famille sans état », où elle évoque la sidération et l'humiliation terrible de ses parents obligés de se déclarer « sans état », car leur pays, la Palestine, ne figure pas dans le menu déroulant du logiciel des douanes. Ce dernier les déshumanise et nie leur passé, leur culture, c'est-à-dire leur identité-même dans l'emploi de ce mot : « Stateless ». Comme RSE arrivant au Québec, ils n'existent plus, ils ne sont personne.

Le paradigme des femmes

Chez YEG, le récit personnel fait également le lien entre les violences faites aux femmes et celles que subissent les personnes « racisées ». Son vécu intime lui permet d'apporter un éclairage particulier, par le biais de cette analogie entre deux formes d'oppression : « Les femmes ont tant subi la violence de la langue qu'elles ont développé leur propre vocabulaire. Elles nous ont donné le mot *mansplaining* pour dire la tendance des hommes à vouloir expliquer les choses aux femmes, comme on le fait aux enfants. Il y a aussi le *whitesplaining*, ces conversations entre blancs et non blancs, où chacun doit respecter son rôle. Par la couleur de notre peau, par nos accents et nos histoires, nous sommes les pauvres, les malavisés, les confus. Nous sommes le fardeau des blancs et leur responsabilité de maîtres du monde. C'est aux blancs de nous guider vers la lumière, de nous apprendre les règles de la grammaire, nous montrer ce que c'est une vraie maison d'édition et ce que c'est un vrai éditeur. Il n'est pas noir, et il ne parle pas créole. S'il fallait ajouter à cela une éditrice arabe qui écrit dans sa troisième langue, eh bien, c'est la recette pour un désastre ! J'aime cette confusion Rodney. J'aime les sourires condescendants quand tu insères le mot révolution dans tes phrases. Le subtil, « il n'est pas sérieux » ou « laissons-les à leurs illusions, ces Noirs et ces Arabes ».

Ce que le racisme fait aux corps

Le récit intime qui est la base du texte permet d'identifier la manière dont la violence raciste frappe dans le corps des victimes. **Le corps est donc le lieu le plus intime du vécu des victimes du racisme.**

Toute une partie de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée au corps des femmes et hommes dits racisés : le racisme n'est pas abstrait mais il blesse dans la chair. RSE évoque par exemple la fascination paradoxale et très ancienne de l'occident pour le corps de l'homme

noir, caricaturé et animalisé comme « un barbare imaginaire » / « un barbare imaginé ». Il propose, comme recours pour contrer cet a priori culturel raciste, un livre de Serge Bilié : *La légende du sexe surdimensionné des noirs*. De même, YEG évoque (p. 265) le corps de la femme orientale, et trouve dans le personnage traditionnel de Shéhérazade une alternative pour repenser son propre rapport au corps hors de **l'image fantasmatique**.

Pour les enfants/adolescents en particulier, la violence du rejet, la souffrance de ne pouvoir se fondre dans le pays d'accueil en étant invisible, de ne pouvoir ressembler aux autres, semblent insurmontables et peuvent conduire à nier son identité et même son corps. Parlant de l'adolescente qu'elle a été, YEG raconte à quels renoncements à sa culture et son apparence elle était prête pour s'intégrer au Québec, pour imiter ses camarades. Jusqu'à se lisser les cheveux à la kératine, ou mettre des t-shirts à l'effigie de groupes de musique qu'elle ne connaissait pas.

Mais le livre dépasse le récit intime pour aller vers une perspective historique et politique : le corps de la cible du racisme est un « corps du délit (...) marqué par tant de défaites, tant d'histoires négatives », qui renvoie à une « identité fardeau ». Dans le livre, cet aspect est relié à l'analyse historique du capitalisme, qui repose sur l'exploitation des corps objetisés dans l'esclavage, et l'extermination des peuples comme les Amérindiens au nom des Empires, du capital. (p. 274) Cette partie des *Racistes* est l'occasion d'une réflexion sur les notions relatives de civilisation et de barbarie (telles qu'on les trouve questionnées chez Montaigne).

Le combat collectif

Ainsi, le livre souligne la dimension collective de la lutte contre le racisme : elle concerne chacun, et la société dans son fonctionnement global. C'est le sens des passages qui critiquent certains positionnements du gouvernement quant aux lois, ceux qui pointent la honte des témoins passifs et complices (p. 24), mais aussi des témoignages de moments de **lutte collective et de victoire**, comme celui où des voix plurielles se lèvent contre un chauffeur humiliant dans un bus, ou la fraternité entre personnes noires dans un train, pour s'opposer à des propos racistes.

Si le vécu du racisme ne peut se dire que dans l'intime, les solutions pour lutter ne peuvent, elles, qu'être **collectives, systémiques**. « Le racisme est un vice collectif dont il faut se guérir collectivement », selon le poète. Il n'appartient pas aux seules victimes de trouver une solution ».

L'enjeu central est alors celui du **discours public**. Par exemple : comment mettre des mots sur les blessures ? Pourquoi le Québec refuse-t-il la notion de « racisme systémique » ? YEG et RSE pointent la responsabilité de l'État, des institutions, des médias dans la perpétuation de certaines formes de stigmatisation.

Pour combattre, nous disent les auteurs, il faut se réapproprier le débat en imposant sa propre temporalité et son propre langage, ne pas laisser le terrain aux autres.

D'où l'importance de recourir au savoir et à l'éducation pour les deux écrivains : l'issue, c'est toujours l'émancipation par la connaissance, la culture. On pense à YEG qui cite les mots de son père en forme de viatique : « Sache Yara que le monde peut tout te dérober. Ta maison, ton histoire, ta langue, ton passeport, même ton nom. Mais personne ne pourra t'enlever ton éducation. Ta terre sera désormais ton école. Tes diplômes, ton passeport. Ta citoyenneté ne dépendra d'aucun pays ni d'aucune autorité ». C'est d'ailleurs ce savoir

qui a sauvé ses parents de la pauvreté et leur a permis de reconstruire leur vie dans l'exil : « Il fallait s'armer de connaissance, quitte à mettre de côté les traditions. Exister autrement pour ne pas disparaître. Ma mère s'est armée de mots. Mon père s'est armé de chiffres. C'était une question de survie » (p. 37) / « L'éducation nous a affranchis de notre sort, symboliquement et économiquement, sinon politiquement ».

III/ Se ré-empuissanter dans et par les mots

Démonter la machine langagière des dominants

Le livre commence par débusquer les armes que les racistes trouvent dans le langage : « l'histoire comme les mots restent un couteau à double tranchant ». **La langue institutionnelle** est donc un enjeu central : celle du pouvoir, des médias : « quand les politiciens fouillent dans le langage ils font d'horribles dégâts jusqu'à nous empêcher de respirer, jusqu'à faire mentir le mot intelligence ».

YEG et RST cherchent à « défaire et refaire la parole commune » : pour préserver les utopies et l'espoir.

Par exemple, au Québec, la nécessaire décolonisation du droit et des institutions passe par une « question de lexique » (titre du chapitre p. 139) : autour de l'expression « territoire autochtone non cédé ». Ou bien encore le mot « diversité », si ambivalent, qui fait l'objet d'un chapitre complet, et avec lequel YEG entretient une relation « d'amour-haine ».

Mais il est aussi question ici de l'école qui peut véhiculer préjugés et stigmatisation : on interroge ici « l'écart, les angles morts, les omissions volontaires, la force occulte et agissante de ce que l'enseignement dépose en nous ».

Les auteurs vont par ailleurs compléter l'analyse par une **réflexion sur la langue coloniale**, qui fait l'objet d'une partie complète du livre. Ils contestent la supériorité de la langue du maître, présentée comme la seule valable au regard du créole par exemple : « Il y a toujours les belles langues qui séduisent, les langues-continentes, les langues-civilisations, les langues conquêtes » Le livre propose ainsi un « petit exercice décolonial » en invitant à observer la **grande variété des langues autochtones à côté d'une langue française unique et hégémonique**. Et RSE de conclure avec Max Weinreich (p. 230) : « N'importe quelle langue est un dialecte qui, à l'aide d'une armée et d'une vision de conquête, s'impose dans le monde. »

Pour démonter les rouages de la domination par la langue, les deux écrivains vont enfin proposer un véritable travail de déploiement de certains mots qui sont présentés comme des forces, des **entités performatives** pour changer la vie. « Quand tu m'as proposé d'écrire ce qu'on se dit tous les jours du racisme, toi, un homme noir et moi, une femme arabe, j'ai pensé tout de suite à un glossaire ou à un anti-glossaire. Pour chaque mot qui blesse – Nègre, sale Arabe, – répondre par ces mots qui nous sauvent, ces mots guérisseurs que toute personne persécutée porte dans son sac de médecines » (YEG) On donnera pour exemple le travail de l'autrice sur le mot « rêve » au début du livre : « Rêves. J'aime bcp ce mot Rodney. (...) C'est un mot soleil, un mot-action comme diraient les philosophes. On dit soleil et se répand la chaleur. Tu dis rêves et je vois les visages, tant de visages qui traversent les mers ».

Les mots contre la violence

Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est la recherche de la paix, de l'amour entre les êtres par le biais du langage.

Pour rendre cela possible, l'idée est de témoigner, de révéler les violences subies, d'affronter la réalité. RSE emploie volontiers la métaphore filée de la pandémie pour parler du racisme, pour montrer qu'il est malheureusement universel et peut se répandre. Selon lui, la guérison ne peut venir que si l'on met des mots sans tabous sur le rejet de l'« autre », dans l'histoire comme dans le contemporain, et sur les horreurs qu'il engendre.

Dans l'un des chapitres, où il liste les insultes faites aux peuples victimes de racisme, le poète montre alors comment les mots peuvent dégrader, déshumaniser pour mieux maltraiter (les insultes utilisant systématiquement la métaphore des déchets ou de l'animal).

Le racisme réduit l'individu à son apparence racisée, effaçant tout ce qu'il est par ailleurs, comme le montre YEG dans l'anecdote de Dubaï où l'homme riche « importe les damnés de la terre, les pauvres, les sans-papiers, comme nous le faisons avec les vêtements et les ananas ». **Ce que le racisme dégrade, c'est l'humanité en l'autre** « le meurtre de l'humanité dans le corps, dans le regard, dans l'esprit » de celui qui en est victime.

Le poète, lui, oppose à cette violence une foi dans la langue pour contrer le silence, et pour changer la vie, agir sur le réel. Parce que « Quand tu changes le langage, tu introduis de nouveaux imaginaires, de nouvelles possibilités, et tu enclenches une révolution ».

Raconter pour réparer

« Comment éviter de silencier les histoires ? Comment raconter le récit de soi et des autres à égales voix, à égales distances ? »

Il s'agit donc de raconter pour réparer, selon RSE : « Pour faire une place aux histoires absentes. Pour restituer. » **L'urgence est de témoigner** pour refaire histoire et sens communs, refonder les identités collectives face aux histoires dominantes : « Peut-être que la seule chose à entreprendre est de raconter les récits qu'on ne raconte pas. (..) Peut-être qu'il est temps pour les blancs d'écouter. En silence. Et de réapprendre l'histoire. D'autres histoires. De la bouche des autres ».

L'écrivain, porte-voix, est alors en charge **de recréer un « nous »** : « nous les peuples de la mer », « le nous de l'anti-histoire ». « Misons sur demain. Sur les armes miraculeuses. Et sur la manière de faire foule. » « un destin à bâtir ensemble (...) une communauté à rêver, à raconter, à haute voix. ». Le poète est celui que traversent d'autres vies que la sienne : « C'est pourquoi raconter me semble essentiel pour évoquer, restituer et légitimer la parole des autres, de celles qui sont sans monuments comme Berta, ma mère, Cintita ma grand-mère (...) c'est à moi de les introduire dans l'histoire, par le pouvoir des mots ».

Ainsi, la démarche du livre répond à une responsabilité de l'écrivain : « Raconter exige une éthique. Raconter pour sonder et mettre à jour les nouveaux narratifs ». Car les nouveaux récits à mettre en place pour repenser un monde humain et généreux doivent être pris en charge par les victimes du racisme et de l'oppression, et RSE rappelle ce proverbe africain : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur ».

YEG prolonge cette réflexion en travaillant à **une autre façon d'envisager l'articulation entre récit individuel et récit collectif**. Dans le chapitre intitulé « Traîner le passé devant la justice », elle se réfère à l'analyse que propose Nietzsche du rapport à l'Histoire et insiste sur la nécessité de ne pas se figer sur les archives, les « monuments », les généalogies, mais plutôt d'entrer dans « un dialogue critique avec l'histoire » qui permette de « désacraliser les archives en cherchant plus loin que la tribu, les ancrages et l'appartenance » (p. 168). Elle ajoute une question concrète : « Quels autres historiens a-t-on oubliés, quelles autres narrations du Québec n'a-t-on pas encore racontées ? Et combien plus riche serait cette histoire si on les connaissait ? »

YEG rappelle que c'est à l'artiste que Nietzsche confie la responsabilité de la révolution, car il peut être irrévérencieux vis-à-vis de l'Histoire et donc permettre aux individus de se réinventer (p. 170).

Reprendre le pouvoir implique donc de revisiter les récits et la langue, car comme le clame RSE : « Plus que des écrivains, nous devons assumer le rôle d'être ces historiens du futur, un futur d'égalité, de solidarité et d'équité pleine et entière. »

Le salut par la littérature

Le territoire de la lutte, ici, c'est celui de l'écriture, des livres. Le racisme n'est qu'une « fable » inventée par les colons, les riches, pour asseoir leur domination. Tout est question de récit.

Les deux auteurs abordent pourtant la question du rôle de la littérature dans les luttes antiracistes sans faire d'angélisme. RSE cite un Victor Hugo plein de préjugés sur l'Afrique, dans son discours aux accents colonialistes lors d'un anniversaire de l'abolition de l'esclavage... YEG quant à elle évoque sa pension d'enfance pour *Autant en emporte le vent* et son effroi lorsqu'elle a été en âge de percevoir la vision raciste et colonialiste sous-jacente dans ce livre mythique. Les deux auteurs n'ignorent pas la force délétère de la littérature, parfois complice d'un système colonialiste « fondé sur la déshumanisation et l'exploitation ».

Mais une autre forme de littérature, humaniste, est présentée au fil de l'ouvrage comme un recours essentiel pour combattre ces mêmes maux. Elle permet par exemple de désamorcer le mot « nègre ». Dans le chapitre qui est consacré à cet appellatif, RSE explique : « quand j'entends le mot nègre c'est comme le mot feu, comme le mot esclave ; ce sont des mots-blessures ». Pourtant, (p. 89), il reprend à son compte le surnom d'Aimé Césaire : « le nègre fondamental », en refondant avec lui la fertilité du mot. « Nous devons trouver une intelligence nouvelle, décoloniale, et un sens aux mots pour pouvoir se rencontrer, pour se déplacer à l'autre bout du miroir. C'est à ce dépassement et à cette vérité que je vous convie. »

Puiser dans les mots des autres

Dans le chapitre intitulé « Les livres nous protègent », YEG rappelle : « Les livres peuvent sauver. Les livres nous transforment et nous grandissent. Les livres nous donnent des armes pour refaire le monde et nous défendre contre l'imbécillité, l'ignorance, la méchanceté ; les livres nous rendent puissants (...) Chaque livre est un bouclier ». L'autrice propose par exemple de nombreuses références littéraires dans le chapitre sur le terme « diversité » : la vraie richesse, c'est l'intertextualité, phénomène de la diversité qui irrigue la littérature, comme un paradigme idéal. Le modèle de la créolisation d'Édouard Glissant est ici à l'œuvre, et l'on perçoit que c'est un phénomène à la fois linguistique, poétique, culturel et politique. Plus loin, à propos des humiliations subies par les femmes, elle explique que

c'est l'histoire de Schéhérazade qui l'a sauvée car ce récit rappelle « à l'écrivaine que je suis que la résistance des femmes passe les mots, l'imagination, le dialogue et la parole. Raconter peut subvertir toutes les lois et déplacer tous les cadres. Raconter pour se libérer du corps orientalisé, érotisé de la femme arabe. »

S'il y a dialogue dans ce livre, c'est donc aussi avec d'autres textes, d'autres voix d'auteurs. RSE raconte par exemple la manière dont l'œuvre de Pessoa l'a aidé quand il était perdu à son arrivée au Québec, grâce à un poème : « Pessoa m'a sauvé ».

RSE cite également Pablo Neruda, dont la voix se veut salvatrice et pose une exigence qui résume la démarche du livre : « Nous demandons une patrie pour celui qui a été humilié ».



EXTRAITS À LIRE ET COMMENTER

- Introduction par RSE : p. 9-10.
- La « première fois » de YEG : p. 21.
- L'école trace les frontières : p. 31-33.
- Anecdote du « passage » à l'école : p. 38-39.
- Récit de l'arrivée au Québec de RSE : p. 44-47.
- Un passeport pour exister : p. 50-53.
- Le territoire et l'écriture : p. 56-57.
- Commencer par la mer : p. 87.
- Le mot « nègre » : p. 89.
- Je ne suis pas raciste / Blacklister : p. 115-117.
- Le racisme inconscient (le médecin) : p. 121-125.
- Nommer pour contrôler / la diversité : p. 143-144.
- Exercice décolonial : la langue des dominants : p. 230-232.

JE SUIS ARIEL SHARON (JSAS)

« Je dis ton corps. La vérité est qu'il n'y a pas de frontières entre nous : toi, moi, les autres femmes. Tes fantômes sont les miens. Les leurs, les tiens. Elles ne savent plus où commence ton corps, où finissent les leurs. [...] Je suis la femme qui vit en toi. »

Yara El-Ghadban, écrivaine et anthropologue palestinienne, signe avec ce livre son troisième roman sur la destinée de son pays. Cette fois, elle s'intéresse à l'écriture sensible de l'histoire récente, avec la figure majeure d'Ariel Sharon.

I/ Un sujet audacieux

On soulignera pour commencer la position audacieuse de l'autrice : une palestinienne écrit sur cette figure controversée que fut Ariel Sharon et en propose une biographie présentée dès le titre comme une exploration intime du personnage. Cette entreprise manifeste la liberté de YEG, et sa conception de la **littérature comme un medium puissant pour dire autrement l'histoire**.

Pour saisir le caractère provocateur d'un tel sujet, et d'un tel titre, il faut rappeler les faits de guerre de celui qui, au nom de la réalisation du Grand Israël, a organisé le massacre des populations palestiniennes, sacrifié de jeunes soldats israéliens, et ne fut jamais traduit devant un tribunal de justice internationale.

En choisissant de mettre en scène et en voix l'ex-Premier ministre israélien cofondateur du Likoud, l'autrice se confronte à l'écriture d'une figure imposante, radicalement opposée à son peuple et son identité, sa culture, son rapport au monde. Le personnage central de son livre est un homme, et un homme de guerre (un général qui s'est illustré durant les guerres israélo-arabes), reconnu par la Cour suprême israélienne comme « indirectement responsable » de massacres de civils, un homme enfin que l'histoire contemporaine désigne parfois comme « le Boucher de Beyrouth ».

Le choix d'Ariel Sharon est également courageux sur le plan personnel pour YEG, car ce personnage est lié à sa propre histoire, aux douleurs de sa famille : « Ariel Sharon est une figure très difficile pour moi. Je ne peux pas le détacher de mon expérience familiale, de mon expérience de Palestinienne, ni de ma souffrance. »

Ainsi, la démarche de l'autrice laisse entrevoir sa conception de la littérature comme espace de liberté absolue, au-delà des tabous et des interdits sociaux, religieux, mais aussi comme le lieu où peuvent se dire, et commencer à se panser, les maux de l'Histoire.

II/ La fiction au secours du réel

Le livre de YEG peut se lire, outre la biographie de Sharon, comme une forme de recueil de portraits liés à l'Histoire du XX^e siècle (entre la révolution russe, les deux guerres mondiales, les guerres israélo-palestiniennes). Les références aux dates et aux lieux stratégiques y sont fréquentes, tout comme les analyses politiques, placées dans la bouche de Véra (la mère) par exemple. Mais ce plan biographique est relativement secondaire, car ce

qui se joue sur le fond de cette trame historique c'est avant tout la compréhension sensible d'un homme et de son destin.

La littérature est ici utilisée comme un mode d'exploration d'une forme de vérité que la parole des historiens, elle, n'approche pas - ou mal, ou partiellement.

En outre, dans JSAS, l'autrice s'intéresse à un moment précis de la trajectoire d'Ariel Sharon : la fin de sa vie, si éloignée de son parcours agité et médiatisé d'homme puissant. À Tel Aviv, en 2006, Ariel Sharon sombre en effet dans le coma suite à une hémorragie cérébrale, et demeure inconscient pendant huit ans, jusqu'à sa mort en 2014. Loin des troubles de l'Histoire, il s'éteint alors après avoir erré plusieurs années dans une forme d'absence à soi et au monde, dans une déchéance intime qui le rend à la fragilité humaine.

YEG approche ce moment par un angle particulier : elle questionne la lecture que l'on peut faire de cette lente agonie au regard de l'histoire de son peuple, et s'interroge sur ce qui traverse alors l'individu Ariel Sharon pendant ces années entre la vie et la mort.

Elle rapporte dans plusieurs entretiens l'origine du livre, l'événement qui a présidé à l'écriture : au moment où Sharon était dans le coma, la romancière était en visite à Gaza parmi les siens. Une remarque de sa belle-mère fait alors surgir l'idée d'explorer ce sujet : « Il ne mourra pas tant qu'il n'aura pas réglé ses comptes. »

On comprend que l'évocation de cette figure historique controversée tente ici de faire le lien entre la destinée de l'individu et la grande histoire du monde israélo-palestinien. On devine aussi que le portrait qui se dessine d'Ariel Sharon est une manière à la fois de comprendre l'homme et de rendre une forme de justice au peuple palestinien en dressant la liste des crimes de l'homme de guerre, en déposant pour la postérité une forme différente de lecture-écriture des faits historiques.

Et cela ne pouvait se faire que par la fiction, qui vient combler les vides, les manques, les approches lacunaires de la biographie : « Ceci n'est pas une biographie. C'est une fiction. Seule la fiction peut œuvrer dans les failles de l'Histoire. Et seul le roman rend possible notre rencontre. » Par l'imaginaire, le récit permet la compréhension d'un être et d'une période que les faits bruts ne font pas parler, ne permettent pas de saisir dans toute leur complexité.

III/ Dans les limbes, un homme

La tournure du titre indique la démarche : le lecteur plonge dans l'esprit d'un homme inconscient, un esprit qui erre dans les limbes. Nous entrons dans son âme pour tenter de le comprendre, de saisir l'origine de sa destinée, d'aborder par le sensible ce qui fit de lui un « boucher ». Avec l'autrice, nous le tutoyons, nous observons son corps et devinons son âme : « Tu flottas, liquide. C'est la caresse du vide ».

On comprend qu'il était essentiel d'approcher Sharon au moment où ce chef de guerre terrible n'est plus qu'un corps déchu et dépendant sur un lit d'hôpital : cette situation de départ autorise l'autrice, lui permet d'approcher sa psyché sans barrière. Le moment suspendu du coma (un hors temps) accorde la paix nécessaire pour observer l'homme Sharon. « Calme, calme. C'est la vérité. (...) Je regarde. L'enfant, l'homme, son essor, sa chute. » L'illusion mise en place par le dispositif du livre est parfaite : le lecteur a le sentiment

d'entrer dans la conscience du personnage, comme si YEG lui en donnait l'accès. Nous voyons défiler les vies et les événements qui traversent rêves et souvenirs de Sharon, les êtres dont les traces demeurent en lui. La narratrice écrit, à l'adresse du mourant : « J'entends leurs voix comme j'entends la tienne. Celle que tu caches dans ce lieu insonorisé qu'est ton âme ».

Loin de le réduire à l'ennemi redoutable – qu'il est pourtant – YEG traque ainsi l'« humanité » d'Ariel Sharon et cherche à imaginer comment il justifiait ses propres actes, comment il vivait avec ses crimes. Tour à tour, nous verrons Ariel Sharon enfant, adolescent, étudiant, père, époux, ami, agriculteur, bon vivant... Sans vouloir redorer l'image du politicien implacable, tout un pan de sa vie intime se dévoile et donne une épaisseur nouvelle à la figure figée et violente du dirigeant israélien.

Le texte rappelle aussi qu'un homme, même Ariel Sharon, possède un corps. Et même, comme ici, qu'il peut être réduit à un corps, nous invitant à nous souvenir que chacun est mortel, est l'égal de ses frères humains face à la mort inéluctable : « il ne reste que ça, cette chair molasse qui balance (...) et ce qu'elle a dévoré, cette chair, de visages, de voix, d'histoires, de lieux, de temps, de terres (...) Soudain te voilà. Ariel Sharon, dans le gouffre de ton corps. ». L'écriture sensuelle de YEG fait ainsi toute sa place à la présence de ce corps, dans sa vie passée et dans sa déchéance présente.

IV/ La médiation des femmes

Entrer dans cette psyché était une gageure : l'autrice explique que cela a été rendu possible pour elle par le biais des femmes de la vie d'Ariel Sharon. Pour approcher ce dernier, son altérité radicale pour YEG, la médiation des mères, épouses et d'autres figures féminines était nécessaire.

Pour affirmer « Je suis Ariel Sharon » comme dans le titre, la narratrice doit d'abord donner à entendre la voix de celles qui ont existé à travers lui, auprès de lui. La narratrice s'adresse ainsi à l'homme : « Je dis ton corps. La vérité est qu'il n'y a pas de frontières entre nous : toi, moi, les autres femmes. Tes fantômes sont les miens. Les leurs, les tiens. Elles ne savent plus où commence ton corps, où finissent les leurs. [...] Je suis la femme qui vit en toi. »

C'est d'abord en tant que femme que YEG écrit ce texte. Elle pose son identité féminine comme une condition d'authenticité du regard qui est ici posé sur le personnage historique. Femme d'une lignée de palestiniennes (mères, filles, épouses) victime des violences de la guerre, elle revendique la parole au nom de ce chœur, dans une perspective sororale. « Pose-moi la question : quel est ton nom ? Je nommerai toutes les femmes. Pose-toi la question : qui suis-je ? Toutes les femmes te répondraient. Leur voix est ma voix. »

Le portrait de Sharon se dessine donc dans les fils entremêlés de ces regards de femmes, de ces voix qui rassemblent le puzzle de l'identité, le tissent aussi avec le passé et les origines : « Revenons au tout début. Avant moi. Avant toi. »

Dans le dispositif de JSAS, tout commence et finit avec une femme qui soigne : l'infirmière qui prend soin d'Ariel Sharon et lui parle. Elle est le médium par lequel vont alors s'exprimer toutes les femmes importantes de la vie du Premier ministre : « Il reconnaît en moi d'autres femmes. » Évoquant parfois une sorcière ou une incarnation de la mort, la soignante connaît Sharon et l'accompagne dans son agonie, se laissant alors traverser par toutes les femmes importantes qui ont accompagné son destin et l'ont aimé.

Trois femmes, dont deux fantômes, se relayent donc au chevet du mourant. Elles se rappellent à lui, l'éprouvent, l'interpellent. Elles le font réagir et dialoguer, l'accompagnent dans son dernier voyage, en passeuses, tissant un chant polyphonique complexe fait de tous leurs points de vue sur la personnalité de Sharon : chacune de leurs voix place Sharon face à sa monstruosité et à son humanité, manifestant l'imbrication de ses différentes facettes. Et à chaque voix semble répondre une part de celui qui fut Ariel/Arik – surnom qui signifie « le lion ».

Le roman donne corps et voix de manière magistrale à cette assemblée de femmes, en particulier Véra, Lily, Rita, mais aussi l'infirmière qui le soigne et lui fait la lecture, et avec laquelle s'établit un dialogue silencieux. Elles font songer aux Parques, et inscrivent le texte dans une dimension mythique.

Toutes, telles un chœur tragique, le guident et le soutiennent sur son chemin vers les ombres de la mort.

VERA, LA MÈRE :

Elle rappelle d'où vient Ariel Sharon, comment il a appris la haine de l'autre. Elle est porteuse des images de son enfance et même de son héritage guerrier. Elle rappelle sa propre histoire et inscrit Arik dans sa filiation. Mère froide, née en 1900 au bord du fleuve Dniepr, Véra est avant tout une femme déracinée, déchirée et déçue, prisonnière des choix de son homme (elle a suivi le père d'Ariel en Israël mais regrettera toute sa vie sa Russie natale). Comprendre qui elle est, c'est comprendre qui est Sharon : comme l'écrit Paul Kawczak, écrivain et directeur des éditions La Peuplade, « elle retrace la trajectoire de guerre, de haine et de peur qui a engendré les prémices de l'État d'Israël, des pogroms russes aux moshavim des premiers colons, ces communautés agricoles coopératives de Juifs immigrés en Palestine. La logique de cette histoire est celle du mal qui engendre le mal, et les fusils mausers qui ont abattu des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale ont à leur tour, entre des mains juives, été braqués sur des Arabes ». Véra est la « machka », celle qui a donné la vie, mais aussi celle qui a laissé, dès l'adolescence, Ariel se « transformer en assassin ».

La voix de YEG se coule avec empathie dans la voix d'une mère, mais surtout d'une femme qui n'est qu'un « écho » des désastres de l'Histoire, qui qualifie sa vie comme « une série de rêves brisés », dont elle n'a jamais fait le deuil. Spoliée de son destin (elle allait devenir médecin en Russie et n'a jamais pu finir ses études) et confrontée à l'exil, aux tyrans, à la force mortifère des idéologies, elle élève Ariel dans une vision amère et vindicative de la vie. Elle n'a pu le protéger de l'exclusion et de la stigmatisation par ses camarades à cause de ses origines, lorsqu'il était marginalisé par les arabes mais aussi par les juifs : « Avec un peu d'amour, peut-être tu serais pas si gourmand, affamé de guerre et de sang. »

YEG lui donne une voix puissante dans le livre, caractérisée par une langue nerveuse, mâtinée de mots russes, très caractéristique dans le livre.

LILY, LA « FEMME ADORÉE » :

La seconde femme de Sharon révèle les fragilités de l'homme, les drames de sa vie (le deuil de sa première épouse, de son fils). Elle met l'accent sur la part d'humanité du personnage : la tendresse, la passion pour l'agriculture et les chevaux. Lily aime « la musique et l'art », relie Ariel à la beauté. Elle témoigne de la capacité de donner et recevoir de l'amour de celui que l'on qualifie parfois de « monstre ».

RITA, LA « FEMME-VOIX » :

La voix de Rita, surnommée « le Rossignol », est d'une nature différente. Elle est à sa manière aussi un fantôme : celui d'un fantasme poétique.

Elle est l'essence même de la « femme-voix » qui porte le texte, « l'enfant mort-née d'une terre mort-née ». Elle se définit comme « Guerrière. Philosophe. Guérisseuse », comme « poème et voix ».

Certains soulignent qu'elle porte le prénom de la compagne du poète palestinien Mahmoud Darwich : elle porte la parole de toutes les femmes palestiniennes, et affronte l'homme Sharon, le pousse dans ses retranchements : « Est-ce le sort de toutes les femmes de se retourner et de contempler l'horreur laissée par la marche des hommes vers l'histoire ? ». Elle rappelle les crimes, l'enjoint de parler.

Elle répond enfin à Arik, qui lui demande si elle est la Mort : « Et si j'étais l'amour ? », revendiquant ce rôle pour les femmes, de réconcilier les hommes et de chercher toujours l'amour malgré la haine. Faire parler Rita, c'est aussi pour YEG le moyen d'interroger le rôle des femmes dans l'Histoire, et leur relation avec les hommes qui la font : « Est-ce ça être femme ? Nager, globule dans les veines des hommes ? Chercher une âme au fond de ce grand corps malade et y injecter ce parfum qui brûle ? En vouloir aux hommes de leur violence sans jamais arriver à les haïr ? »

On ne peut que saluer l'originalité et la sensibilité du choix fait par YEG de l'approche féminine d'un destin guerrier, une figure majeure de l'Histoire du XX^e siècle. Cette démarche permet de libérer le portrait des tabous et des préjugés qui empêchent d'avoir une vision d'ensemble de l'homme et de sa vie.

L'autrice questionne en esprit, dans le texte liminaire, les femmes de la vie de Sharon, pour se placer sous leur patronage : « M'en voudraient-elles si j'enlevais à chaque lettre de ton nom sa noirceur ? À chaque date de ton histoire, sa violence ? Si je t'enlevais la mort et te prêtais la vie ? M'en voudraient-elles si je me glissais là où elles t'ont vu nu ? (...) Si je te débarrassais de toutes ces couches. Ta peau de guerrier, ton masque de politicien ? Ne reste que toi face à moi ? Que tu ne sois personne ? Que je sois personne ?

Soyons personne. Soyons ensemble sans visage. Perdons-nous dans ce long sommeil. Dévoilons tous nos visages.

Pose-moi la question : quel est ton nom ? Je nommerai toutes les femmes.

Pose-toi la question : qui suis-je ? Toutes les femmes te répondraient. Leur voix est ma voix. »

V/ Une langue puissante

Cette plongée dans l'âme de Sharon, qui ressemble parfois à une descente aux enfers, est servie par une langue chamarrée et musicale, véhiculant une forme de poésie qui unifie les différentes voix. Le texte de JSAS est un chant, proféré par une « femme-voix » qui change de visage au fil des chapitres.

La forme est celle d'une prose lyrique, prenant même par moments l'aspect du poème en vers libre en empruntant sa disposition sur la page (p. 13).

Paul Kawczak définit le style de YEG comme une « écriture aérienne dont la poésie abolit les frontières entre les êtres, les corps, les langues, les époques, les histoires, les sexes, les âges et les confessions religieuses : Dans le creuset de la voix féminine d'outre-tombe, toutes et tous se mêlent et s'abolissent. »

Dès le texte liminaire, le processus de l'écriture est présenté comme un acte de fusion avec le personnage du portrait, et repose sur l'effacement progressif des oripeaux de l'Histoire pour rejoindre l'humanité commune : « Soyons personne. Soyons ensemble sans visage. Perdons-nous dans ce long sommeil. Dévoilons tous nos visages. » C'est donc un livre qui se propose de réhumaniser Sharon (comme si YEG tentait de répondre à une nécessité face aux douleurs de son peuple, et comme pour dissoudre le caractère monstrueux du personnage). C'est aussi un récit qui se sert de la situation (le coma, l'agonie) pour essayer de réconcilier dans une figure simplement humaine les voix de l'Histoire, les protagonistes qui s'y affrontent, tout en maintenant leur diversité et leurs identités : « tous nos visages ».

L'écriture est ici vécue comme réparatrice, reliante. Elle « rapaille », selon le mot québécois rendu célèbre par Gaston Miron.

On peut alors revenir une dernière fois sur le titre avec sa tournure si étonnante et provocatrice : « je suis... ». C'est dans sa langue poétique que YEG rend compte de la complexité de l'identité, au-delà de l'entreprise biographique, une identité faite de strates et de paradoxes. L'ensemble du texte se développe comme une sorte de flux de conscience, à la fois de Sharon et des femmes de son entourage, mais aussi mêlé à la voix de l'autrice, elle-même habitée par les voix secrètes d'une famille, d'un peuple.

La critique Maya Ombasic, dans *Le Devoir*, écrit ainsi à propos de JSAS : « Dans ce livre savamment documenté par une anthropologue, c'est plutôt le talent d'écrivain qui nous fait comprendre que derrière chaque être humain, qu'il soit héros ou bourreau, défilent les voix des autres, avec leurs propres bagages déposés sur l'écran de nos consciences, il n'est pas question de faire de procès moral. Il faut plutôt tenter de braquer la lumière sur l'altérité afin de saisir une partie de son caractère insaisissable. Or, étant donné la complexité historique et géopolitique du roman, on ne peut que s'incliner devant la sensibilité et le souci d'objectivité de cette plume prometteuse farouchement fluide ».



EXTRAITS À LIRE ET COMMENTER

- P. 11-16 : prologue,
- p. 34-35 : Vera. L'exil et le sacrifice de la mère,
- p. 40-41 : l'exclusion, la famille marginale,
- p. 58-61 : le rêve d'Arik (le remords),
- p. 85-86 : le prédateur,
- p. 114-116 : la femme-voix,
- p. 121-124 : les derniers instants.

EN ÉCHO

Correspondances d'écrivains

- *Lettres parisiennes, histoires d'exil* de Nancy Huston et Leïla Sebbar
- Correspondance Camus/Char

Auteurs québécois cités par YEG/RSE

- Felix Leclerc
- Gabriel Roi
- Joséphine Bacon
- Gaston Miron

Autres poètes de la paix/de la liberté

- Pablo Neruda : *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*
- Mahmoud Darwich : *La Terre nous est étroite, L'Exil recommencé*

L'exil

- Jeanne Benameur : *L'Exil n'a pas d'ombre* (poésie)
- Laurent Gaudé : *Salina* (récit)
- Laurent Gaudé : *De sang et de lumière* (poésie)
- Chamoiseau : *Frères migrants* (poésie)

La culture créole, la créolisation de la langue

- Édouard Glissant : *Pays rêvé, pays réel*
- Saint John Perse : *Éloges*
- Jean d'Amérique : *Rhapsodie rouge*
- Chamoiseau : *Texaco*

La négritude des poètes

- Léopold Sédar Senghor : *Chants d'ombre*
- Aimé Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal*
- Léon-Gontran Damas : « *Solde* » in *Pigments*

Fonction du poète : groupement classique

- La quête de la beauté, l'alchimie : Rimbaud, Baudelaire...
- L'engagement social et humain : Hugo, Desnos, Aragon...

Poésie contemporaine et regard sur le monde

- Gaël Faye : *Petit pays*
- Kae Tempest : *Les Nouveaux Anciens*
- Christophe Dauphin : *Un fanal pour le vivant*

Poésie amoureuse : la tradition lyrique

- Éloges et blasons : Marot, Ronsard, Baudelaire, Éluard, Verlaine...

Textes sur l'esclavage

- Montaigne : *Essais* (*Des cannibales* : civilisation et barbarie)
- Voltaire : *Candide*
- Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville*

- Montesquieu : *De l'esclavage des nègres* (Esprit des lois)
- Daeninckx : *Le Reflet* (nouvelle)
- C. Taubira : *L'Esclavage raconté à ma fille*
- Toni Morrison : *Beloved*
- Sophie Cherer : *La Vraie Couleur de la vanille*
- Franz Fanon : *Les Damnés de la Terre* (et préface de Sartre)
- Leiris : *Race et civilisation*
- Claude Lévi-Strauss : *Tristes tropiques, Race et histoire...*
- *Extraits de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 / Décret d'abolition par la Convention, 1794 / Code Noir de 1685*
- Aimé Césaire : *Discours prononcé le 21 juillet 1945 à l'occasion de la fête traditionnelle dite de Victor Schoelcher*
- Lamartine : *De l'émancipation des esclaves*
- Condorcet : *Réflexions sur l'esclavage des nègres*
- Marivaux : *Île aux esclaves*
- Sartre : *Préface aux damnés de la Terre de Frantz Fanon*
- Tournier : *Vendredi ou les limbes du pacifique*
- Roland Barthes : *Bichon chez les Nègres* (Mythologies)
- J-C Carrière : *La Controverse de Valladolid* (et adaptation cinéma)
- Anthologie : *C'est à ce prix que vous mangez du sucre* (Étonnants classiques)

Biographies sensibles

- Emmanuelle Favier : *Virginia*
- Joyce Carol Oates : *Blonde* (sur Marilyn Monroe)

BD :

- Bourgeon F : *Les Passagers du vent*, 12bis éditions
- *Che*, biographie du Che par Alberto Breccia et Hector Oesterheld

MUSIQUE :

- RAP : Ministère Ä.M.E.R : *Le Savoir* - Fabe : *Code noir* - IAM : *Tam-tam de l'Afrique*
- Abd al Malik : *Le Jeune Noir à l'épée* (Récit poétique + CD)

CINÉMA : esclavage, ségrégation, racisme

- Mc Queen : *Twelve years a slave*
- S. Spielberg : *Amistad / Lincoln*
- J. Demme : *Beloved*
- Lee Daniels : *Le Majordome*
- Tate Taylor : *La Couleur des sentiments*
- Richard Attenborough : *Freedom Cry*
- P. Farrelly : *Green Book*

SÉRIE :

- *Roots* (Alex Haley)

ARTS VISUELS :

- François-Auguste Biard : *L'Abolition de l'esclavage*
- Laurent Valère : *Cap 110 ; Mémoire et Fraternité*, 1998
- Fabrice Hyber : *Le Cri, l'écrit*, 2007
- Léa de Saint-Julien : *La Forêt des Mânes*, 2006 (installation multi-sensorielle)

AUTRES RESSOURCES EN LIGNE :

- Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage : www.cnmhe.fr
- <https://histoirecoloniale.net>
- EDUSCOL : Journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions : <https://eduscol.education.fr/cid45786/journee-nationale-des-memoires-de-la-traite-de-l-esclavage-et-de-leurs-abolitions.html>

VIDÉO :

- Lecture d'extraits de *Les racistes n'ont jamais vu la mer* par les auteurs, sur la page Facebook de la Maison de la Littérature : www.facebook.com/watch/live/?ref=watch_permalink&v=2502430466553851

PISTES PÉDAGOGIQUES

ATELIERS D'ÉCRITURE

Atelier d'argumentation

- La boîte à outils anti-raciste :

En reparcourant les différents points abordés par les *Racistes*, chacun choisit un angle d'attaque contre le racisme et développe un paragraphe argumentatif de manière structurée (connecteurs, introduction, développement, exemple, conclusion).

- L'arbre à palabre :

Version orale de l'exercice précédent : sur le modèle de l'arbre à palabre, dans la salle, chacun à son tour, les participants se lèvent et lisent le texte écrit dans l'atelier précédent. Aucun ordre n'est prédéfini ; il s'agit de percevoir quel est le meilleur moment pour intervenir et relier son argument aux précédents de manière logique et fluide.

Atelier épistolaire

- Cet atelier repose sur une correspondance (papier ou par mail) avec un de vos camarades. Vous échangerez à propos d'un mot choisi en commun comme point de départ de la conversation épistolaire. Chacun pourra présenter ce qu'évoque pour lui le mot, dans sa culture, son histoire personnelle... On pensera à travailler les question/réponses et les fils de reprise d'un courrier à l'autre.

Ateliers récit

- Atelier « premières fois ». En vous inspirant du chapitre des *Racistes* où les deux auteurs racontent leur première confrontation avec le racisme, vous raconterez la première expérience que vous avez faite (vous-même ou en tant que témoin) d'une réaction de rejet, d'intolérance, de harcèlement. Vous mettrez en avant les préjugés à l'œuvre dans cette scène. Votre texte se développera en 3 temps : le récit de la scène, vos émotions, et un dernier paragraphe réflexif.
- Atelier « solutions » : dans le prolongement du récit précédent (récit d'une scène de rejet), vous imaginerez une issue positive en imaginant comment la victime et/ou les témoins auraient pu réagir (moment de lutte collective, de fraternité et de victoire, comme l'épisode, dans *Les Racistes*, des voix qui se lèvent contre un

chauffeur raciste dans un bus).

- Atelier « premières fois » N° 2 : Comme YEG et RSE, racontez une « première fois », mais choisir cette fois une découverte heureuse, un moment où l'humanité, la compassion s'est exprimée.
- À la manière de RSE lorsqu'il évoque sa grand-mère et l'héritage qu'elle lui a légué, vous rédigerez le portrait d'une personne qui a compté ou compte encore pour vous. Votre texte mettra en avant les valeurs, les savoirs qui vous ont été transmis.
- Polyphonie : à la manière de YEG dans JSAS, vous travaillerez sur la multiplication des points de vue narratifs. En jouant sur la focalisation, vous proposerez le récit d'une anecdote racontée par trois personnages différents. Vous travaillerez l'écriture de manière à bien différencier les trois voix, les « styles » des personnages (lexique, rythme, registre de langue...).

Ateliers poésie

- Autour d'un mot : « ces mots qui nous sauvent, ces mots guérisseurs que toute personne persécutée porte dans son sac de médecines » À la manière de RSE et YEG dans *Les Racistes*, avec le mot « rêve » par exemple, travailler à partir d'un mot que vous aimez. Creusez son étymologie, ses connotations, ce qu'il évoque pour vous (liens avec votre culture, votre histoire personnelle...). On pourra s'appuyer aussi sur le travail étymologique de Sophie Chérier dans *Renommer*. Pour choisir le mot, établir une liste personnelle, ou travailler en groupe et piocher dans la liste des autres. La mise en commun des textes autour d'un mot peut donner lieu à la constitution d'un petit glossaire collectif.
- La voix des autres : tenir un carnet d'enquête, dans lequel on fera pendant une semaine une collecte de mots. On sera attentif aux paroles prononcées par les proches mais aussi les inconnus, et parmi les mots et expressions entendus on relèvera ce qui plaît/touche/surprend... On rédigera ensuite un poème polyphonique, en vers libre, où toutes ces voix seront entremêlées.
- Poème-hommage : à une grand-mère ou un grand-père à la manière de RSE dans *Les Racistes* et/ou dans NTPP. Construction en 3 strophes : évocation de l'apparence de l'aïeul/ ses mots/son héritage.

ORAL

- Exposé autour du livre *Les Racistes* : sur les pays des 2 auteurs (Québec, Palestine et Haïti).
- Exposé de groupe sur l'histoire de l'esclavage / sur le colonialisme.
- Exposé sur les associations de lutte contre le racisme.
- Présentation du livre de Sophie Chérier : *La Vraie Couleur de la vanille*.
- Compte rendu d'une biographie d'homme/femme célèbre, et comparaison avec la démarche de YEG dans JSAS.